

GUY DE MAUPASSANT

GUY DE MAUPASSANT

I

Tourguénev, pendant le séjour qu'il fit chez moi, en 1881, je crois, prit dans sa valise un petit livre français intitulé *la Maison Tellier* et me le remit.

« Lisez ça à l'occasion, » me dit-il, du même ton détaché en apparence dont il se servit un an auparavant en me remettant

la livraison de la Revue *la Richesse russe* (Rouskoc Bogatstva), qui contenait un article de Garchine alors à ses débuts. Évidemment, aujourd'hui comme alors à l'égard de Garchine, il craignait de m'influencer dans l'un ou dans l'autre sens et il désirait avoir mon opinion en toute indépendance.

« C'est un jeune écrivain français, dit-il, — voyez, ce n'est pas mal ; il vous connaît et vous prise fort, » ajouta-t-il, comme s'il voulait me disposer en sa faveur.

« Comme homme il me rappelle Droujinine ; comme lui c'est un excellent fils, un excellent ami, un homme d'un commerce sûr, et de plus il est en relations avec les ouvriers, les dirige, les aide. Même sa manière d'être avec les femmes me rappelle Droujinine. »

Et Tourguénev me raconta quelque chose d'étonnant, d'invraisemblable sur le procédé de Maupassant sous ce rapport.

A cette époque, en 1881, j'étais au plus fort du travail de la transformation de ma conception sur le monde, et, dans cette transformation, l'activité qu'on appelle artistique, et à laquelle je m'étais complètement adonné auparavant, avait perdu pour moi non seulement l'importance que je lui attribuais avant, mais elle m'était encore devenue franchement désagréable, en raison de la place exagérée qu'elle avait occupée dans ma vie et qu'elle occupe en général dans les idées des classes riches.

Aussi des œuvres comme celles que m'avait recommandées Tourguénev n'avaient-elles, à cette époque, aucun attrait pour

moi. Mais pour lui faire plaisir je lus le livre qu'il m'avait donné.

Dès le premier récit de *la Maison Tellier*, malgré l'inconvenance et l'insignifiance du sujet traité, je ne pus ne pas constater chez son auteur l'existence de ce qu'on appelle le talent.

L'auteur possédait ce don spécial, — le talent, — qui est la faculté de concentrer son attention sur tel ou tel objet, et d'y voir quelque chose de nouveau, quelque chose que les autres ne voient pas. Ce don, Maupassant le possédait évidemment.

Mais à en juger par le petit volume que je venais de lire, il était malheureusement dépourvu de la principale des trois conditions, sauf le talent, indispensables à toute œuvre artistique. Ces conditions sont : 1° un rapport normal, c'est-à-dire moral,

entre l'auteur et le sujet qu'il traite ; 2° la clarté de l'exposition ou la beauté de la forme, ce qui est tout un ; et 3° la sincérité, c'est-à-dire un réel sentiment d'amour ou de haine pour ce que dépeint l'artiste. De ces trois conditions, Maupassant ne possédait que les deux dernières et était complètement dépourvu de la première ; il n'existait pas chez lui un rapport normal, c'est-à-dire moral, entre lui et les sujets qu'il traitait.

À en juger par ce que j'avais lu, Maupassant avait du talent, c'est-à-dire un don d'attention qui lui permettait de découvrir dans les choses et dans les manifestations de la vie les côtés qui leur sont propres mais qui restent invisibles aux autres hommes. Il possédait également la beauté de la forme, c'est-à-dire il exprimait clairement,

simplement et artistiquement ce qu'il voulait dire. Enfin, il possédait cette condition nécessaire à la création de toute œuvre d'art et sans laquelle elle ne produit aucune action : la sincérité ; c'est-à-dire, il ne feignait pas d'aimer ou de haïr, mais il aimait et haïssait réellement ce qu'il décrivait.

Malheureusement, étant dépourvu de la première condition, sinon de l'essentielle, qui donne de la valeur à l'œuvre d'art, du rapport normal et moral entre lui et ce qu'il dépeignait, c'est-à-dire de la faculté de distinguer entre le bien et le mal, il aimait et dépeignait ce qu'il ne fallait pas aimer et dépeindre, et il n'aimait pas et ne dépeignait pas ce qu'il fallait aimer et dépeindre.

C'est ainsi que, dans ce petit volume, l'auteur décrit avec force détails et avec

amour comment les femmes séduisent les hommes et comment les hommes séduisent les femmes, même certaines vilénies difficiles à comprendre, qui sont dépeintes dans *la Femme de Paul*, et il décrit non seulement avec indifférence mais avec mépris, comme des brutes, les ouvriers des champs.

La nouvelle, *Une Partie de campagne*, m'a frappé particulièrement par cette ignorance de la distinction entre le bien et le mal. L'auteur nous y présente comme une plaisanterie des plus charmantes et des plus drôles la description détaillée de la façon dont deux messieurs, en se promenant en canot, les bras nus, ont séduit en même temps, l'un la vieille mère et l'autre la jeune fille, sa fille à elle.

La sympathie de l'auteur est tout en-

tière pour les les deux vauriens, et cela au point qu'il semble non seulement négliger mais simplement ne pas voir ce qu'ont dû sentir, ce qu'ont dû éprouver la mère et la fille séduites, le père et le jeune homme, sans doute le fiancé de la jeune fille. Il s'ensuit que non seulement nous nous trouvons en présence d'une description révoltante d'un crime répugnant présenté sous forme de farce, mais encore l'incident lui-même est faussement raconté, parce que le récit ne se rapporte qu'au côté le plus insignifiant du sujet : le plaisir goûté par les vauriens.

II

Le même volume contient la nouvelle : *Histoire d'une fille de ferme*, que Tourguénev m'avait particulièrement recommandée et qui me déplut particulièrement. à cause du rapport anormal entre l'auteur et le sujet traité.

L'auteur ne voit visiblement, chez tous les travailleurs qu'il décrit, que la brute qui ne peut pas s'élever au-dessus de l'amour physique et de l'amour maternel. Aussi sa description ne donne-t-elle qu'une impression incomplète et artificielle.

L'incompréhension de la vie et des intérêts de la masse populaire et sa représentation comme un ramassis de demi-brutes, mues seulement par la sensualité, l'animosité et la cupidité, constitue l'un des principaux et des plus graves défauts de la plupart de nos auteurs français modernes, et parmi eux de Maupassant. Ce défaut marque non pas seulement ce récit, mais encore tous ceux où il parle du peuple ; il le décrit toujours comme composé de brutes stupides et grossières qui prêtent seulement à rire.

Certes les auteurs français doivent mieux connaître que moi les qualités de leurs compatriotes. Mais quoique Russe, quoique n'ayant pas vécu au milieu du peuple français, j'affirme cependant qu'en décrivant leurs compatriotes comme ils le font, les

auteurs français sont dans l'erreur, et que le peuple français ne peut pas être tel qu'ils le dépeignent. S'il existe une France telle que nous la connaissons, avec ses véritables grands hommes, avec l'appoint énorme des progrès qu'ils ont fait faire à la science, à l'art, aux idées sociales et au perfectionnement moral de l'humanité, le peuple de travailleurs qui a soutenu et qui soutient la France sur ses épaules, et qui produit ses grands hommes, n'est pas composé de brutes, mais d'hommes doués de qualités d'âme élevées. C'est pourquoi je ne crois pas à ce qu'on écrit dans les romans comme *La Terre*, dans les nouvelles de Maupassant, de même que je ne croirais pas qu'une belle maison pût être sans fondement.

Il est fort possible que ces hautes qualités du peuple ne soient pas précisément

celles qu'on m'ait dépeintes dans *La petite Fadette* et dans *La Mare au Diable* (récits de George Sand). Mais ces qualités existent; je le sais à n'en pas douter, et l'écrivain qui, comme Maupassant, dans ses récits populaires, ne décrit avec sympathie que les hanches et les gorges des servantes bretonnes, et avec dégoût et raillerie la vie des travailleurs, commet une faute grave au point de vue artistique, car il ne prête son attention qu'au côté le moins intéressant du sujet, le côté physique, et en néglige l'autre, le plus important, le côté moral qui est l'essence même du sujet.

En somme, la lecture du petit livre prêté par Tourguénev me laissa parfaitement indifférent vis-à-vis du jeune auteur.

Les nouvelles, *Une partie de Campagne*, *La Femme de Paul* et *L'Histoire*

d'une fille de ferme, m'ont paru alors si répugnantes, que je n'ai pas même remarqué le beau conte : *Le Papa de Simon*, et *Sur l'Eau*, si remarquable par la description de la nuit qu'on y trouve.

« A notre époque, où tant de gens sont avides d'écrire, il ne manque pas d'hommes de mérite qui ne savent à quoi employer leur talent ou qui l'emploient hardiment à décrire ce qu'on ne doit pas et ce qu'il est inutile de décrire, » me suis-je dit, et je l'ai répété à Tourguénev.

Et je ne pensai plus à Maupassant.

III

Le premier volume de Maupassant qui me tomba plus tard entre les mains fut *Une Vie*, qu'un de mes amis me conseilla de lire. Du coup ce livre me fit changer d'opinion sur Maupassant, et depuis j'ai lu avec intérêt tout ce qui portait sa signature.

Une Vie est un roman de premier ordre ; non-seulement c'est la meilleure œuvre de Maupassant, mais peut-être même le meilleur roman français depuis *Les Misérables* de Victor Hugo. Outre la puissance remar-

quable de talent qu'il révèle chez son auteur, c'est-à-dire, cette attention particulière soutenue, dirigée sur le sujet traité et grâce à laquelle l'auteur voit des traits absolument nouveaux dans la vie qu'il décrit, on trouve réunies dans ce roman, à un degré presque égal, les trois conditions nécessaires à la production d'une véritable œuvre artistique : 1° Un rapport normal, c'est-à-dire moral, entre l'auteur et le sujet qu'il traite, 2° la beauté de la forme et 3° la sincérité, c'est-à-dire l'amour de l'auteur pour ce qu'il décrit.

Cette fois la vie n'est plus, pour l'auteur, une suite d'aventures de débauchés ; ici, le fond du roman, comme le titre l'indique, est la description d'une vie détruite, de la vie d'une femme innocente et charmante, prête à tout ce qui est noble, et dé-

truite précisément par cette sensualité des plus grossières et des plus bestiales qui apparaissait à l'auteur, dans ses récits antérieurs, comme le phénomène le plus essentiel de la vie. Cette fois la sympathie de l'auteur se porte vers le bien.

La forme, belle déjà dans le premier récit, est poussée ici à un degré de perfection si élevé, qu'aucun prosateur français ne l'a encore atteint, à mon avis. De plus, et surtout, l'auteur aime réellement et avec ardeur la famille de braves gens qu'il décrit, et il déteste profondément ce mal grossier qui détruit le bonheur et la tranquillité de cette famille et de l'héroïne du roman.

C'est pourquoi tous les événements et tous les personnages de ce récit sont si présents à la mémoire : la mère, faible, bonne, déjà à son déclin ; le père, noble,

faible aussi, mais charmant de caractère, et la fille encore plus charmante dans sa simplicité, sa réserve, toujours portée vers le bien ; puis les sentiments mutuels, leur premier voyage, leurs domestiques, leurs voisins, le fiancé, avare, grossièrement sensuel, minutieux, impudent, qui trompe, comme c'est toujours le cas, une jeune fille, innocente, par le procédé habituel, en idéalisant le sentiment le plus grossier ; puis, c'est le mariage, la Corse, avec de délicieuses descriptions de la nature ; enfin, la vie à la campagne, la vulgaire trahison du mari, sa main-mise sur la propriété, son conflit avec le beau-père, l'esprit de conciliation des bons et la victoire de l'impudence, les relations du voisinage. Tout cela, c'est la vie même, avec sa complication et sa diversité.

Non seulement tout cela est vivant et bien décrit, mais on y sent encore un ton ému, pathétique, qui se communique au lecteur malgré lui. On sent que l'auteur aime cette femme, et qu'il l'aime non pas pour la beauté de ses formes, mais bien pour son âme, pour tout ce qu'il y a de bon en elle; il la plaint, il souffre pour elle, et ce sentiment se communique involontairement au lecteur. Et la question : « Pourquoi cette belle créature a-t-elle été perdue? Cela devait-il nécessairement arriver? » se dresse d'elle-même dans l'âme du lecteur et le force à réfléchir à la signification, au sens de la vie humaine.

Malgré quelques fausses notes qu'on rencontre çà et là dans le roman, comme par exemple, la description détaillée de la peau d'une jeune fille, ou bien les détails cho-

quants et sur la façon dont, en suivant les conseils de l'abbé, la femme délaissée est redevenue mère, détails qui détruisent tout le prestige de pureté de l'héroïne; malgré aussi l'histoire mélodramatique et peu naturelle de la vengeance du mari offensé, malgré ces taches, non seulement ce roman m'a paru très beau, mais j'ai vu derrière cette œuvre non plus un amuseur de talent qui ne savait pas et ne voulait pas savoir ce qui est bien et ce qui est mal, tel que Maupassant m'apparut d'après son premier livre, mais un homme sérieux dont les regards pénétraient profondément dans la vie et qui commençait à s'y orienter.